

« Ventes publiques » de Jules de Millon

L'Année des trois Jules : Un cache-cache échoué ?

Il semble approprié d'ajouter à ce volume éminemment biographique un annexe pour explorer une facette de la vie à la fois personnelle et professionnelle du jeune auteur. En plus clair, et en sommaire bref, il existe un nombre d'indices, certes non concluant, pour lier à Verne trois articles publiés dans la *Revue des beaux arts* de 1857.

Regardons donc ces indices (les articles sont reproduits dans les pages 207-217 suivantes). Le 15 juin 1857, en entamant la publication de *Salon de 1857*, Jules Verne inaugure, sans préparation apparente, une fulgurante carrière de critique d'art²⁹⁹. Le directeur de la *Revue des beaux-arts* (dorénavant : *RBA*), Félix Pigeory³⁰⁰, court un risque certain en ouvrant les colonnes si largement à un inconnu, amateur dans le domaine. Avant de lancer ouvertement le jeune provincial, il avait intérêt à l'expérimenter : en fouillant la *RBA*

299 *Salon de 1857*, inconnu pendant un siècle et demi, a été présenté pour la première fois dans mon *Jules Verne : The Definitive Biography* (Thunder's Mouth, New York, 2006 ; nouvelle édition, augmentée et mise à jour, Oasis Audio, s.l., 2019) ; j'en ai par la suite fait la première publication, en ligne et en volume (Acadien, 2008). — Dans la *RBA*, bulletin de la Société nationale des beaux-arts (24 livraisons par an, les 1 et 15 du mois), 27^e année, tome 8, n° 12, 15 juin 1857, p. 231-234.

300 Félix Pigeory (1812-1873), architecte et historien d'art, créateur de la *RBA* et son directeur (1850-1859) et rédacteur en chef (à partir de 1855) ; ainsi que créateur, avec Pitre-Chevalier, de la station balnéaire de Villers-sur-Mer, près de Trouville. Ce dernier édite cinq publications de Verne dans le *Musée des familles* (1851-1855). — Si Pitre-Chevalier a pu présenter Verne à Pigeory, l'entrée du jeune provincial dans le monde artistique peut également avoir bénéficié de l'appui de son oncle, le peintre Francisque de Châteaubourg, qui lui rend visite à Paris dans le mois de sa première publication signée dans la *RBA*.

de cette année, ne pourrait-on espérer découvrir d'autres publications verniennes, parues anonymement ou sous un pseudonyme ?

Parmi les signataires d'articles au cours de cette année dont l'état civil n'est pas attesté figure en premier lieu un certain Henry de Saint-Didier. Ce chroniqueur, qui avoue être pseudonymique, signe notamment sept articles dans la *RBA* de 1857, au sujet de soirées de récitals impromptu³⁰¹, réunions animées, bruyantes, fourmillant d'une vingtaine de musiciens, pour la plupart jeunes et inconnus.

Pourrait-il s'agir de Jules Verne ? Le nom « Saint-Didier » se voit en tête des fastes des ancêtres paternels³⁰² ; le jeune homme possède à la fois des connaissances en musique et des compétences en piano et en chant, même en composition.

Toutefois, ces quelques échos sont insuffisants pour pouvoir émettre avec confiance l'hypothèse d'un lien entre Verne et le chroniqueur prolifique. En tout cas, Saint-Didier publie de nombreuses autres chroniques dans la *RBA*, depuis le début des années 1850 jusqu'à au moins 1858, ou après un froid qui se déclare entre Verne et la direction de la *RBA*³⁰³.

301 Un Henry de Saint-Didier écrit un ouvrage sur le combat à l'épée (1573). — L'auteur écrit : « Je voulais garder le plus strict incognito » (p. 133). — De « Une soirée de l'hôtel de la rue d'Amsterdam » (p. 52-53) à la « Dernière soirée de l'hôtel de la rue d'Amsterdam » (p. 133-135).

302 Un Vital Verne(y) (v. 1530- ?) réside à Saint-Didier-en-Velay, dans la Haute-Loire. — D'autre part, les deux noms citent la romance « Adieu ! mon beau navire ! », l'un dans une lettre à sa mère en 1842, l'autre dans la *RBA* (1856, p. 49).

303 Une autre possibilité, difficile à confirmer ou à infirmer, est celle de « G.-G. Marforio », qui a signé quatorze articles dans la *RBA* de janvier 1856 à janvier 1857, mais qui est ensuite disparu sans trace. (Dans le tableau de matières et en-dessous de l'article, on joue un jeu mystérieux d'absence et de présence du « G.-G. » et de « M. ».) Les articles ont un en-tête aux groupes nominaux séparés par les tirets. Le titre usuel en est « Théâtres lyriques », couvrant principalement le Théâtre-Lyrique, le Gymnase, l'Opéra-Comique, les Bouffes-Parisiens, le Vaudeville, les Variétés — tous noms familiers aux Verniens. L'auteur loue en particulier *La Dame aux camélias* de Dumas fils ; il évoque Michel Carré (1856, p. 202), Victor Massé (1856, p. 203) et le remplacement — « encore » — à la direction du Théâtre-Lyrique d'Émile Pellegrin par Léon Carvalho (1856, p. 95).

— D'autre part, des écrits de ce même Marforio paraissent également dans la *RBA* de fin 1854 et 1855, notamment : « Notre troisième scène lyrique [le Théâtre-

Un deuxième nom mystérieux, autrement plus prometteur, est celui d'un « Jules de Millon », auteur dans le premier semestre de 1857 de trois articles concernant des ventes de tableaux. Cette désignation paraît bien être pseudonymique, car une telle combinaison de noms n'est attestée nulle part. Même le nom « de Millon » est plutôt rare³⁰⁴.

Les chroniques de cet éphémère jeune loup présentent les résultats d'enchères publiques, en indiquant le nom de l'artiste, celui des toiles, obscures ou non, et le prix de vente, tout en proférant des jugements sur la valeur intrinsèque des toiles en question. Jules de Millon, en signant les trois « Ventes... »³⁰⁵, semble déterminé à n'être pas intimidé par sa nouvelle situation. Ses jugements, plutôt péremptaires, se basent sur une appréciation intuitive, personnelle, concernant principalement le contenu des tableaux, suppléés néanmoins d'appréciations généralement laudatives de la forme. D'autres signes éventuels de la jeunesse et du noviciat : absence de vue d'ensemble, d'introduction et de conclusion, surcroît de listes et surcharge d'informations précises, pour la plupart financières.

Parmi les traits stylistiques distinctifs : emploi du passé du subjonctif (« eût été », « s'appelât-il ») ; présence du « nous », dit

Lyrique] a récemment donné *les Compagnons de la Marjolaine*, petit acte fort léger, écrit par MM. Michel Carré et Jules Verne, à l'usage de M. Hignard, musicien avec lequel ils s'étaient déjà trouvés en collaboration pour *le Colin-Maillard*, M. Hignard est un des élèves distingués de M. Halévy ; c'est dire que l'abondance mélodique n'est pas en général son signe caractéristique. On a cependant applaudi plusieurs morceaux de cette bluette, chantés avec beaucoup de gentillesse et d'esprit, par Mlle Girard. » (1855, p. 242).

304 L'on peut noter un Auguste Nicolas Eugène Millon (1812-1867), professeur de chimie au Val-de-Grâce ; un Claude Millon (1828-1887), député de la Meuse ; et un Jules Millon (enfant mort à Paris en 1842).

305 « Ventes publiques : Vente [François] Marcelle », *RBA*, n° 3, 1^{er} février, p. 45-46, vente d'œuvres de Regnault ; « Ventes publiques : Tableaux [de divers artistes] provenant de la galerie du Cardinal Fesch », *RBA*, n° 5, 1^{er} mars, p. 86-87 ; et « Ventes de l'Union des Arts : Deforge. — Thibaudeau. — Vallardi. — de Torcy », *RBA*, n° 7, 1^{er} avril, p. 136-137.

de modestie, mais qui sonne un peu faux ; recours à un en-tête consistant en groupes nominaux, séparés par des traits et assortis d'un brin d'humour ; et insertion d'une citation latine.

On aura deviné où je veux en venir. Un signe de l'identité de ce Jules-là se trouve en fait caché en pleine vue : « de Millon », écrit à l'envers, donne « nollī me d »³⁰⁶. C'est une déformation évidente de « noli me tangere » (« ne me touche pas »), expression courante, tirée de l'Évangile³⁰⁷. Ce qui approche imperceptiblement cette injonction de *Salon de 1857* sont des toiles représentant le Christ ressuscité à la fois dans les « Ventes... » et dans l'œuvre du Corrège, de Poussin et de Véronèse, parmi d'autres, tous artistes cités dans l'ouvrage signé Verne.

Commençons donc « de l'autre bout », en cherchant, sans trop abuser du bénéfice confirmatoire du recul, quels indices et caractéristiques pourraient nous amener à identifier le Jules, auteur des trois « Ventes... », avec le Jules qui a signé *Salon de 1857* et nombre d'autres œuvres notoires.

Écartons tout de suite les pistes usées de la détection, comme : le nom de famille, apparenté à « million », signe éventuel des rêves de richesse d'un jeune écrivain lors d'une longue traversée du désert ; l'ironie attachée au faux particule ; l'homonymie partielle de « Millon » avec « mille ans », rêve de renommée perdurant, ou de « de Millon » avec « demi-lunes », mot d'une résonance fracassante pour l'écrivain apprenti ; un anagramme partiel de « de Millon », « le dimon » ; ou une instance chez Verne du vocable « Milon »³⁰⁸.

306 Que ce procédé d'analyse puisse s'avérer valable est montré par le cas d'un rédacteur dans la *RBA* à partir de janvier 1858 qui porte le nom de « Jules Noriac », de son vrai nom Jules Carion (1827-1882).

307 Selon Jean (Jn 20,17), traduction libre du grec « Μή μου ἄπτου » (cesse de me tenir), dans lequel le Jésus ressuscité s'adresse à Marie-Madeleine. L'on interprète souvent l'expression comme un souhait de souligner sa nouvelle condition, divine et intangible.

308 Voir la lettre vulgaire de Verne du 21 septembre 1853 au sujet des « demi-

Dans la catégorie de corrélations intrigantes, en revanche, se trouverait en premier lieu la suite des événements. La date de publication de l'article « Portraits d'artistes : XVIII » lequel, croyait-on jusqu'à maintenant, ouvre la brévisissime carrière documentaire de Verne, tombe entre celles de la deuxième et la troisième « Vente... ». Si celles-ci formaient la première étape d'un apprentissage, ou d'une probation, celui-là en serait le test probatoire : épreuves réussies, doit-on le croire, car le 8 mars 1857, une semaine après la deuxième « Vente... », et avant même d'occuper la moindre place signée dans les livraisons successives, Verne écrit à son père pour annoncer sa nomination au poste de rédacteur en chef de la *RBA* — rien de moins.

L'indice clef de l'inversion des lettres, en deuxième lieu, forme un trope fréquent chez Verne : dans *Voyage au centre de la terre*, il suffit de renverser un message apparemment inintelligible — « *siratrac-SarbutabledmekmeretarcsilucolsleffenSnl* » (chap. III) —, pour lire un clair « *In Sneffels Yoculis craterem kem delibat umbra Scartaris* » (v). Le titre même de *Hector Servadac* (1877) se lit, de la même manière, comme « cadavres roche ».

Les listes, plus ou moins mises en contexte et diversement enjolivées, forment la structure de base de *Salon de 1857*. Elles constitueront une partie essentielle du répertoire fictionnel vernien dès *Paris au XX^e siècle* (1860, 1863), pour trouver leur apothéose dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870). Ce n'est sans doute pas une coïncidence que les deux romans contiennent, eux aussi, des listes de tableaux.

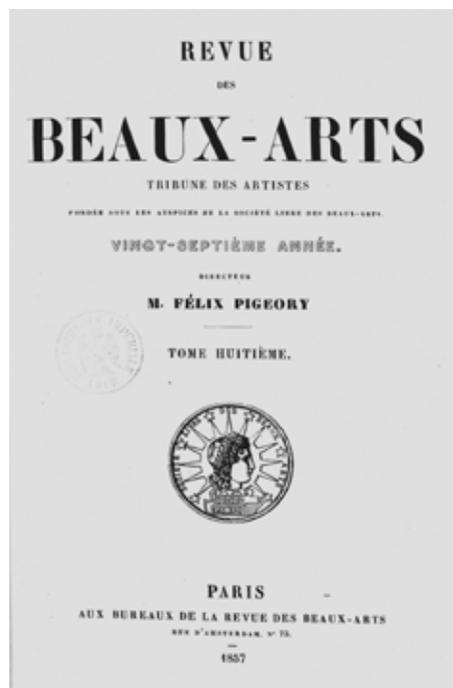
Les autres tics détectés ci-dessous sont également visibles chez Verne, y compris l'habitude d'orner ses écrits d'expressions latines, à commencer par *Salon de 1857*. De même, certains tropes sont visibles à la fois dans les « Ventes... » et dans ce dernier ouvrage : « fait

lunes ». — Cf. « le démon électricité » (*Paris au XX^e siècle*, chap. xvi). — « ... c'est le Milon de Crotone des rhinocéros » (*Le Village aérien*, 1901).

honneur à... », « trappiste »³⁰⁹, dépréciations de l'école française de peinture, ou citation des noms de Courbet, Decamps, Greuze, Ingres, Lapito, Téniers et Raphaël.

En somme, si l'on cherche dans la *RBA* de la première moitié de 1857 des signes précurseurs de Jules Verne, chroniqueur des beaux-arts, les trois articles sur le même sujet, signés d'un « Jules de Millon » facilement décrypté, novice à la plume directe et acerbe, et aux échos de *Salon de 1857* et des *Voyages extraordinaires*, représentent des candidats qu'il serait difficile de déloger.

Affaire à suivre ?



La couverture de la *RBA*

³⁰⁹ Terme visible également dans une lettre à son père du 15 novembre 1852 : « j'ai grande envie de devenir misanthrope comme Alceste et silencieux comme un trappiste ».